Nouvelle n° 38

La Souche

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir...

Oui, vous avez bien lu. Pas le moindre « Il était une fois ». Malgré les apparences, si souvent trompeuses, ces buissons-là n'ont rien des épineux de *la Belle au Bois dormant* ou de la forêt touffue dans laquelle folâtrait *le Petit Chaperon Rouge.*

Pas non plus l'un ou l'autre de ces « Au secours » aigus poussés dans les taillis par une jeune première en danger. Aucun donc de ces cris qui augurent des récits d'aventures romanesques ponctués de héros stéréotypés et encore moins de ces verbeux préambules qui phagocytent les premiers paragraphes de toute histoire digne de ce nom. Personne n'a jugé utile de vous assommer par l'interminable description d'un décor champêtre et de fixer le cadre du récit sur le mur blanc de votre imaginaire.

Pas de lune blafarde ou de soleil de plomb, pas de vent dans les branches de sassafras, pas une goutte de pluie pour frapper, sur les vitres, les trois coups rituels. Le rideau s'est ouvert sur une ruche et un buisson. La mise en scène est minimaliste, totalement épurée. On devine les bruits d'une ferme dans le lointain : quelques meuglements, les premières notes du champ du coq et peut-être l'un ou l'autre aboiement. Le premier personnage - c'est un garçon de huit ou neuf ans - entrera donc dans les fourrés du côté cour ou du côté potager, cela importe peu.

L'enfant fait donc - doublement aujourd'hui - l'école buissonnière. A un instituteur obtus et à quelques angles aigus, il a préféré le cours du ruisseau et les épines des ronces. Ne vous y trompez pas cependant. Ce n'est pas qu'il s'agisse ici d'un ces cancres d'Epinal échappés de la *Guerre des boutons* ou de quelque nouvelle d'Alphonse Daudet, bien au contraire. Cet enfant-là est ce qu'on appelle aujourd'hui un haut potentiel. Si l'école n'est pas sa tasse de thé - il préfère d'ailleurs de loin le jus d'oranges ou le cidre doux qu'il lui arrive de boire en cachette - son quotient intellectuel lui permet de s'abreuver sans peine aux sources du monde qui l'entoure. Il peut aisément étancher sa soif de savoir à bien d'autres fontaines que celle de l'instruction publique gratuite et obligatoire où la liberté d'apprendre fraternellement que deux triangles sont égaux, alors même qu'ils ne sont pas identiques, semble l'unique et récurrente devise.

Il s'aventure donc dans les taillis et découvre la ruche.

Masqués derrière les broussailles, il y avait là des détritus de toutes natures qui jonchaient la terre sèche de cette fin septembre. Une plaque de cuisson, un fauteuil défoncé, une valise ouverte sur quelques vêtements défraîchis... On avait aussi jeté là, pour des raisons qui restent à tous bien obscures, une bibliothèque de marque suédoise, laquelle enseigne est connue tout autant pour le mobilier qu'elle produit en quantité que pour son aptitude à optimaliser ses obligations fiscales. Ce qui y avait ici de curieux, c'est que le responsable de ce dépôt clandestin d'immondices ne s'était pas contenté d'abandonner les planches du meuble mais son contenu tout entier. Il y avait là, épars au milieu des buissons, exhibés comme pour un inventaire à la Prévert : un ours en peluche démembré, deux ou trois coupes sportives, une boule à neige de la tour Eiffel, une encyclopédie adipeuse, orpheline des tomes trois et quatre, des romans en grand nombre et des piles de magazines scientifiques.
Au milieu de tous ces déchets, trônait la souche noircie d'un châtaigner plusieurs fois centenaire victime de la foudre assassine, il y a de cela bien des étés.
Pierre s'assit à quelques pas de là sur un vieux coussin à demi éventré qui avait dû être rouge dans une vie antérieure et faire alors l'éloge d'une boisson gazeuse *made in USA* dont son grand-père lui avait un jour montré les effets sur la culasse, dévorée de rouille, d'un vieux Lebel découvert au grenier sous un paquet de hardes poussiéreuses.

Vous ai-je dit qu'il s'appelait Pierre ? Pierre qui roule ou qui ricoche, pierre d'achoppement à chaque jour d'école, pierre à aiguiser son propre esprit - et c'était là peut-être sa fonction première -, première pierre aussi puisqu'il était l'aîné de la fratrie.

Pierre observe les abeilles qui entrent et sortent de la souche à un rythme effréné. Il a reconnu un essaim sauvage d'abeilles noires du Perche. C'est un enfant de la campagne ; il peut prédire le destin des nuages, distinguer - bien mieux que ne le ferait le Petit Prince - une demi-douzaine de couleurs des blés, il sait quand vient l'heure de la traite et cet enfant peut évaluer, d'un simple regard, la profondeur d'une mare ou le poids d'un percheron. Alors, vous pensez bien, reconnaître une abeille noire du Perche ...
Le coussin, malgré son état, est resté assez confortable. Il est vrai aussi que Pierre n'est pas bien lourd. *Mens sana in corpore sano*. Son grand-père - pas celui du Lebel, l'autre - lui a appris un peu de latin. Il sait que cela ne lui servira jamais à rien mais il s'en délecte. A l'école, Pierre n'est pas du genre à apprendre utile.

Tempus fugit. Le temps passe sans faire preuve de la moindre imagination, comme un poisson rouge qui tourne dans son bocal. Pierre sait qu'il doit apprivoiser l'essaim, s'inscrire dans son paysage, faire partie du décor, en quelque sorte. Il se sent l'âme d'un caméléon. Il sait attendre sans avoir à patienter. C'est quelque chose qu'il a appris avec les chevaux : rester immobile le temps qu'il faut, appuyé contre un des poteaux de la clôture et puis tendre lentement la main, le moment venu. Azaro est de loin son poulain préféré. Quelques fois, quand il y réfléchit - et, pour l'instant, c'est peut-être l'unique chose à faire - il se dit que ce serait bien qu'ils vieillissent un peu tous les deux pour qu'il puisse le monter dans les chemins creux ou s'endormir le nez dans sa crinière, au retour de promenade.

Le poulain quitte ses pensées dans un galop encore un peu maladroit quand Pierre se rend compte qu'un certain nombre d'abeilles ne semblent pas se comporter comme leurs congénères. Si la grande majorité des insectes rentre à la ruche en surgissant de derrière le buisson, quelques-unes d'entre elles ne s'éloignent guère mais semblent, au contraire, effectuer des allers et retours répétés entre l'essaim et un livre ouvert au milieu des romans abandonnés au pied de la souche. Le manège a quelque chose d'intriguant. A y regarder de plus prés, le jeune garçon constate que les abeilles se concentrent au bas de la page de droite sur laquelle elles ne se posent qu'un bref instant avant de regagner la ruche. Il lui semble pourtant, qu'au début de sa rêverie solitaire, assis sur son coussin miteux comme le poète sur son caillou moussu, les abeilles se regroupaient plutôt sur l'autre page.

Le jeune garçon est plus déconcerté encore quand il constate que, depuis quelques minutes, ces étranges manœuvres semblent avoir pris fin. Au moment il se lève, les jambes un peu ankylosées, il ne sait pas encore ce qu'il va faire vraiment mais, quand il se retrouve à genoux face au livre et qu'il constate que ce dernier est ouvert aux pages 32 et 33, il mouille d'instinct son doigt pour passer au feuillet suivant avant de retourner s'asseoir à son poste d'observation.

Il n'est aucunement surpris cette fois de voir le ballet des abeilles noires reprendre quelques secondes plus tard, pas plus qu'il ne l'est de les voir commencer par butiner le sommet de la page 34.

Quand le combat que livre la raison semble perdu, il faut se rendre mains et poings liés à l'évidence. Le destin qui l'avait poussé à franchir la barrière des épineux avait fait de Pierre le tourneur de page de la plus étrange des mélodies, celle produites par les ailes de milliers d'abeilles qui faisaient la lecture à leur reine.

Elles en étaient à la page 49 quand retentit au loin la cloche de l'école qui annonçait la fin des cours. Avant de déposer sur le livre un bout de bois qui ferait, jusqu'à demain, office de signet, Pierre retourna le roman pour en découvrir la première de couverture. Même si elle pouvait paraître un peu défraichie, le titre qui la barrait était parfaitement lisible et il le fit sourire. Depuis plusieurs jours sans doute, un essai d'abeilles noires lisait *Les Fourmis* de Bernard Werber.

La nuit aurait pu porter conseil. C'est son rôle. Les nuages transporte la pluie, le père Noël livre des cadeaux, la Petite Souris des pièces de monnaie mais la nuit, depuis toujours, se charge des conseils. Elle n'apporta pourtant à Pierre que des rêves, de ceux que font désormais tous les enfants du monde depuis que la frontière entre le mirage et l'évidence n'est plus gardée que par des douaniers assoupis devant des dessins animés dont une souris bipède est la vedette et des éponges les héros.
Pierre revint donc, plusieurs jours durant, tourner les pages du roman de Bernard Werber. Bien sûr l'instituteur s'inquiéta de ses absences répétées auprès des parents du garçon mais ces derniers savaient pertinemment que pareille inquiétude était feinte. Pierre était ce qu'on appelle pudiquement dans le milieu scolaire un élément perturbateur et Monsieur Marcel Pagnol - cela ne s'invente pas - avait toujours fait montre d'une très faible tolérance à la contradiction. Cet homme-là se sentait en effet seul maître à bord et faisait dans la foulée un usage quasi monomaniaque de la métaphore du capitaine, considérant ses élèves comme des mousses en écolage sur le grand voilier de la vie et parlant de boucher les écoutilles quand il s'agissait de fermer les fenêtres ou encore de hisser les voiles quand il s'agissait de lutter contre un soleil en fermant les tentures. Pierre jouissait donc d'une réelle liberté d'action pour autant qu'il rentre à la maison à l'heure de la sortie des classes et qu'il simule, au cours d'une brève conversation avec ses géniteurs, un intérêt, même restreint, pour les désaccords conjugaux de participes passés incapables de partager leurs avoirs ou encore qu'il manifeste un peu d'affection pour ces ancêtres les Gaulois.

Les abeilles étaient de remarquables lectrices et elles paraissaient, jour après jour, avoir acquis en la matière une expertise collective étonnante. Les neurones traditionnellement requis pour identifier les fleurs les plus riches en pollen semblaient avoir été détournés de leur fonction première pour identifier les caractères d'imprimerie et sans doute déjà des mots ou même des phrases entières.

Pierre ne pouvait garder pour lui ce lourd secret et il s'ouvrit un soir de sa découverte à son grand-père qui tentait une nouvelle fois de reconstituer sans succès, sur des journaux étalés à même la table de la cuisine, le vieux *Lebel* qu'il avait eu l'imprudence de démonter sans en numéroter les pièces.
Le vieil homme l'écouta patiemment puis il parla à son tour des pesticides qu'il faudrait interdire, des haies qu'on avait abattues et de cette saloperie de frelon asiatique qui harponnait les butineuses sur la planche d'envol des ruches. Il évoqua aussi les parasites qui s'attaquent aux larves et bien entendu les monstrueuses antennes wifi qui avaient fleuri sur le clocher de l'église comme des chrysanthèmes un matin de Toussaint. Le fusil c'était pour cela. Il l'avait dit à Pierre sous le sceau de la confidence et c'est un peu pour cette raison que le garçon avait caché deux ou trois petites pièces de l'arme sous une des lames du parquet. Il n'avait pas trop envie de voir son grand-père quitter la maison entre deux gendarmes.

Une pluie violente interrompit, quelques jours durant, la lecture des abeilles. Le roman avait souffert de l'humidité mais Pierre le mit sous presse une nuit durant, entre deux tomes de l'encyclopédie abandonnée près de la ruche. Le lendemain, les butineuses reprirent leur étrange chorégraphie qui se poursuivit jusqu'au point final du récit.
Ce jour-là, au moment de se coucher, le jeune garçon ressentit un grand vide. Les prophéties qui lui avaient été faites sur l'avenir des abeilles hantèrent sa nuit comme le fantôme du père d'Hamlet les châteaux du Danemark. A quoi cela pouvait-il servir que ses abeilles aient transcendé leur aptitude à identifier des formes géométriques pour en faire un mécanisme de lecture si c'était pour nourrir à petit feu, décimées par des ectoparasites ou les insecticides ?
Il fit donc le tour des apiculteurs du village. Certains s'étonnèrent bien entendu qu'un garçon de cet âge ne soit pas en classe mais, devant son enthousiasme et la pertinence de ses questions, ils lui fournirent toutes les informations qu'il souhaitait. Certains enfumèrent la ruche et en ôtèrent le toit pour lui montrer les cadres de ponte. Ils lui parlèrent du parasite *varroa destructor* qui provoquait l'atrophie des ailes des *apis mellifera* et du *nosema ceranae*, un champignon dont les spores se multipliaient par millions dans les intestins des apoïdes. Une langue morte pour lutter contre la mort. Tout un programme. Pierre eut, ce jour-là, une vision claire de son avenir. Il apprendrait aux abeilles liseuses à se défendre et à résister à toutes ces menaces.

Le lendemain, tôt matin, il était de retour au pied de la ruche. Il fouilla dans la pile de magazines scientifiques qu'il avait découverts le premier jour et finit par tomber sur celui

qu'il cherchait. C'était un exemplaire du magazine *Le Recherche* dont une partie de la couverture avait été arrachée mais dont le titre était sans équivoque. « La résilience des abeilles », écrit en rouge sous le portrait d'une butineuse parsemée de pollen, lui parut un message suffisamment explicite pour séduire les lectrices de l'essaim. Avant de se saisir de son cartable et de prendre le chemin de l'école, il ouvrit le magazine à la page 35, jeta un dernier regard à la ruche et aux livres épars puis, les larmes aux yeux, il franchit une dernière fois le rempart des buissons sans accorder la moindre attention à la morsure des épineux. La semaine précédente, il leur avait appris à tourner les pages.

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir...

Au cours de cette soirée, Pierre avait dédicacé une bonne centaine d'exemplaires de son roman et l'articulation de sa main droite commençait à le faire souffrir. Un d'eux serait expédié par drone postal dans un coin reculé du Perche dont il avait donné les coordonnées précises à son éditeur en lui mentionnant expressément que le livre ne devait pas être emballé. Hier, la presse avait titré sur le fait que, pour la première fois depuis des décennies, la population totale d'abeilles mellifères était en légère augmentation. Personne, il fallait bien se l'avouer, n'en connaissait précisément les causes.